

Kursaal

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 14

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'évertuaient à parer les défenses de leurs montures pour, la plupart du temps, finir, soit en brusque voltige par dessus les longues oreilles, soit en se dérobant aux roulades de sa monture en s'éloignant à quatre pattes du lieu de sa chute.

Les montures recevaient ce jour-là force horions que les amis des animaux ne purent, avec raison, pas digérer et contre lesquels ils réclamèrent à qui de droit.

La dissolution de la brigade d'ânes, remplacée par d'autres modes de transport, mit fin à la course aux ânes qui du reste les dernières années avait perdu de son sel. Les concurrents de la première heure s'étant abstenus furent remplacés par des gamins de la rue.

J. Marti.

— D'où vous concluez que plus on aime son mari, plus on lui sera infidèle...

— Après sa mort, oui, si tant est que ce soit être infidèle... Ainsi pour Berthe...

— Oh ! celle-là...

— Celle-là, tout comme une autre, chère madame. Elle est trop jeune, trop vivace, d'une nature trop complète et trop bien équilibrée pour donner tort à ma prédiction.

Tante Lavanchy prit un air de pitié railleuse :

— Mon pauvre docteur, votre théorie n'a pas le sens commun. Vous n'entendez rien au cœur des femmes honnêtes... Et vous calomniez cette petite. Moi qui la connais bien, qui sais l'amour qu'elle avait pour son mari, je prétends qu'elle lui demeurera fidèle jusqu'à la mort...

Le docteur souriait, très sceptique, sourire qui exaspéra la bonne tante.

— Oui, oui, cria-t-elle, riez tant que vous voudrez.

— Mais, je ne ris pas...

— C'est bon, c'est bon... Rira bien qui rira le dernier.

III

Cependant la petite conférence du docteur avait légèrement troublé la vieille dame. Est-ce que, vraiment, sa nièce faillirait un fois ou l'autre à la mémoire du regretté défunt ? Un second mari surgirait-il pour faire oublier le premier ? L'exemple donné par son propre veuvage et son intangible fidélité ne réussirait-il pas à convaincre Berthe ? Et ce doute de vint si troublant que tante Lavanchy, tourmentée du désir de révéler à sa nièce l'horrible prédiction du docteur, ne put résister plus de quatre jours au besoin de parler. Donc, au cours d'une visite, elle rapporta son entretien avec M. Astier et ajouta à ce récit ses appréhensions personnelles.

Berthe ne s'en fâcha pas. Elle secoua la tête et sourit tristement. Ces propos lui paraissaient trop insensés pour qu'elle leur accordât quelque attention. Oublier Jules ! Pouvait-on concevoir une chose plus invraisemblable ?

— Il faut que le docteur me connaisse bien peu et me juge fort mal. Mais, je ne lui en veux pas. L'avenir lui démontrera suffisamment son erreur.

Peut-être, tante Lavanchy eût-elle souhaité chez sa nièce un peu plus d'indignation, un peu plus de révolte. Elle essaya même de provoquer cette attitude belliqueuse.

— C'est qu'il tient à son idée, ajouta-t-elle, et se croit sûr de son fait ! Il m'en parlait hier encore.

— Eh bien, tante, laissez-le dire. Qu'importe ? Quand il verra qu'il s'est trompé, il me rendra son estime.

— Oh ! il ne s'agit pas d'estime perdue, au contraire. Si tu lui donnais raison, il t'en estimerait davantage... toujours d'après ses théories.

— Moi, je me mépriserais, et cela suffit ! s'écria Berthe non sans une très jolie fierté.

La bonne vieille la regarda avec une tendresse admirable.

— Si tu savais ce que tu me fais plaisir en parlant ainsi. Je savais bien que tu pensais comme moi. Ne sommes-nous pas du même sang ? Ta mère était une Golaz, et les Golaz sont femmes de caractère.

Tante Lavanchy interrompit une ou deux secondes son tricotage, pour affirmer d'un ton sentencieux.

— D'ailleurs, il m'a toujours semblé que tromper un homme durant sa vie ou en épouser un autre après sa mort, était blanc bonnet, bonnet blanc.

— Absolument.

— Les mariages sont écrits dans le ciel. On le dit...

— Cela doit être.

— Dès lors, comment supposer que le premier soit effacé, raturé, anéanti par un autre.

— C'est impossible.

— Vois-tu, ma petite, les hommes n'ont pas de cœur. Non, non, tu diras ce que tu voudras, ils n'ont pas de cœur. Ce docteur est un monstre, tout simplement.

— Oh ! pourtant !

— Un monstre ! Comment ? ne pas sentir la délicatesse d'un cœur qui concentre son amour dans un seul être, qui en fait son dieu, qui l'adore mort comme il l'aimait vivant !...

Elle prit dans ses doigts l'étoffe de sa robe noire et poursuivit avec un peu d'emphase :

— Ne pas reconnaître ce qu'il y a d'héroïsme à re-

vêtir pour jamais cette robe de deuil, la parure des veuves, le témoignage de leur fidélité éternelle !... Moi, voilà vingt-sept ans que je ne l'ai pas quittée.

— Et c'est ainsi que je ferai, affirma Berthe.

Mais, soudain, à cette idée qu'elle ne modifierait jamais sa sombre toilette, elle s'attendrit sur elle-même. Des larmes lui montèrent aux yeux et, dans un redoublement d'expansion nerveuse, elle se jeta toute sanglotante au cou de la vieille dame :

— Que tu es bonne de si bien me comprendre, tante ! Toutes tes idées sont les miennes, toutes, toutes... (A suivre.)

G. HÉRITIER.

LE MAJOR DAVEL

Le Grand Théâtre ne désemplit pas depuis mardi. Les représentations du *Major Davel* par « La Muse » ont un très grand et très juste succès. C'est de tout point mérité. La pièce a été montée avec un grand soin et la compétence qu'on lui connaît, par M. Huguenin, président de « La Muse »; les décors de MM. René Almand et Fortuné Bovard sont des mieux réussis; les costumes sont fort beaux et d'une minutieuse exactitude historique. La figuration nombreuse est admirablement réglée.

Quant à l'interprétation, elle est parfaite. M. Abetel (Davel) interprète son rôle avec un art consommé, avec distinction, avec sobriété et un sentiment très juste. Il ne recueille que des éloges. Mme Huguenin (La Belle Inconnue) a donné à ce personnage mystérieux un relief saisissant et s'y fait applaudir chaleureusement. M. Corbaz, l'excellent comique, est un Fourquihann des plus hilarants. Mlle Nerfin (Marie Fauquier) et M. A. Curchod (Mercanton) sont fort goûtés dans leurs rôles. Tous les autres personnages sont aussi à féliciter sincèrement, soit Mme C. Rebar (Madelon) et MM. J. Mazzia, E. Vez, V. Léguet, L. Béboux, M. Curchod, C. Prod'homme, R. Almandy, Massonnet, E. Leman, Polacco, E. Béguin, L. Blond, Michel.

Les chœurs, composés par M. Paul Miche de Genève, et chantés par le Chœur des Vaudoises et quelques membres de l'Orphéon, dirigés par M. le professeur Cherix, font grand plaisir. Enfin, les fifres et tambours ont aussi leur juste part du succès général, qui est complet.

Représentations ce soir, samedi, demain dimanche en matinée et soirée, lundi, mardi et mercredi soir.

KURSAAL. — L'inimitable comique George, que nous n'avons pas revu depuis deux ans, jouera l'abbé Bridaine dans *Les Mousquetaires au Couvent*, aux trois représentations de vendredi, samedi et dimanche à 20 h. 30. En cas de mauvais temps dimanche, matinée à 14 h. 30.

Mardi, le plus gros succès d'opérette: *La belle Hélène*, d'Offenbach.

ROYAL BIOGRAPH. — Avec le nouveau programme, le public aura l'occasion d'assister aux aventures extraordinaires et captivantes du célèbre et admirable athlète italien Maciste, dans *Maciste, vainqueur de la Mort*, grand drame plein d'imprévu et d'effets scéniques. *Pélagis et son chien*, succès de fou-rire en 2 actes. Enfin *L'Aviron*, *Les Pongçons*, *Le Waterpolo*, deuxième film officiel de l'Ecole de Joinville. Dimanche 3, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les soirs spectacle à 8 h. 30.

Question. — Dans un ouvrage d'histoire juridique du Jura Bernois, il y est question de justice « colon-gère ».

Qu'est-ce que c'est ?

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard, 1

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



BERTHE BERNARD

Nouvelle vaudoise inédite.

(Suite.)

— Eh ! bien, fit-elle, je vous écoute, mais ne soyez pas long. J'aime les sermons, le dimanche, et nous sommes au mardi.

— Juste ce qu'il faut dire. Pas un mot de plus.

Alors, dominant son adversaire, le docteur Astier laissa tomber chaque phrase avec la satisfaction d'un homme qui liquide à bon prix un vieux fond de rancune.

— Voici, dit-il... Le moment est sans doute mal choisi et ce n'est pas ici le lieu absolument indiqué pour exposer ma théorie, mais la faute en est à vous, chère madame, qui m'y obligez...

— Allez toujours. Ne vous occupez pas du reste.

— Je vais, madame, je vais. Eh ! bien, moi, docteur Astier — pour vous servir — je prétends que plus une femme a aimé son mari, plus vite elle en cherchera un second si elle vient à perdre le premier. Ne criez pas ! Ce que j'avance se comprend et s'explique...

— Jamais de la vie...

— C'est de la psychologie...

— Ce n'est pas de l'honnêteté...

— Si vous m'interrompez à chaque pas, madame, je n'arriverai pas aujourd'hui.

— Je me tais. Débitez vos balivernes.

— Merci. L'amour que cette jeune veuve avait pour son mari est l'indice d'une âme passionnée. Pour cette femme, l'affection est un besoin. Vieille fille elle eût aimé les chats, les chiens ou les canaris, mais comme elle a goûté à un genre d'affection évidemment supérieur et plus agréable elle ne recherchera pas, devenue veuve, la compagnie des quadrupèdes ou des volatiles pour remplacer le mari défunt. Est-ce à dire que ce besoin d'affection sera anéanti par un premier chagrin ? Non pas. Tôt ou tard, il exigera une satisfaction nouvelle. Et il ne faudra pas en blâmer la pauvre petite veuve. Ce faisant, elle prouvera que sa première union fut heureuse, que sa première expérience a réussi... N'est-ce pas flatteur pour le défunt mari, voyons ! D'ailleurs, cette tendresse est louable, elle tend vers le bonheur.

— Ah ! voici le sermon...

— Non ! Non ! Encore deux mots et j'ai fini. Une longue observation m'a prouvé que les êtres les mieux constitués et les plus richement dotés sont précisément les plus dociles à cette obligation universelle d'aimer toujours et sans cesse. Seuls les tempéraments faibles et détraqués se font un mérite de s'y soustraire. C'est dans cette classe que nous trouvons les veuves inconsolables. Celles-là — je parle en général, il peut y avoir des exceptions — ont donné dans un premier mariage toute la mesure d'affection dont elles sont capables; et il n'est point prouvé qu'elles ne se soient pas aimées elles-mêmes dans leur mari. Elles n'aimeront plus, gémiront sans fin sur leur amour défunt, etc., etc... Il y a là je ne sais quel égoïsme, quelle sécheresse, quelle étroitesse de cœur...